

CHAPITRE PREMIER

Le train 53

Quatre heures vingt-cinq du matin. Le train 53, de Paris au Havre, venait de quitter la gare de Bolbec et filait à toute vitesse vers celle de Beuzeville.

Dans un compartiment de première classe, un voyageur, seul occupant, dormait d'un profond sommeil, étendu sur les coussins. Comme on était en hiver et qu'il faisait un froid glacial, il s'était enfoui sous deux grosses couvertures avec son bonnet de voyage enfoncé jusqu'aux yeux. Au-dessus de lui, accroché au filet, un cache-poussière se balançait.

À la porte de droite, celle de la contre-voie, une tête apparut, coiffée d'une casquette galonnée.

Sans bruit, après un coup d'œil jeté à l'intérieur, l'homme à la casquette ouvrit la portière et pénétra dans le compartiment. Il considéra attentivement le dormeur.

« Parfait », murmura-t-il.

Cette réflexion était motivée par le concours de circonstances qui lui souriaient. Le voyageur occupait le dernier compartiment du wagon, et pour être plus tranquille, il avait eu soin de masquer avec son cache-poussière la petite vitre qui sert à regarder d'un compartiment à l'autre.

À ce moment, le dormeur fit un mouvement. L'une des couvertures qui lui drapait les épaules glissa jusqu'à ses genoux. Il la rattrapa d'un geste machinal, s'en enveloppa étroitement, puis, se rencognant contre la fenêtre, il cessa de bouger. Et presque immédiatement un ronflement sonore précédé d'un profond soupir vint attester qu'il ne s'agissait que d'un faux réveil.

Le nouveau venu s'était promptement effacé, rasé sur la banquette, la figure aplatie contre l'étoffe.

« Ouf ! quelle alerte ! murmura-t-il, j'ai eu la frousse... »

Rassuré par la respiration régulière et bruyante du voyageur, il retira de sa poche un mouchoir, puis, prenant un petit flacon, il en versa le contenu sur le tissu plié en quatre. Une légère odeur d'ail se répandit dans le compartiment. Une seconde plus tard, le mouchoir était brusquement appliqué sur la figure du dormeur qui, après un violent soubresaut, retomba sur la banquette, les membres détendus, la tête molle, avec un râle sourd.

L'autre lui prit le bras et le secoua violemment. Il ne bougea pas, on eût dit un cadavre.

« Cette fois, ça y est ! La drogue du patron a fait son effet. C'est autre chose que leur sale chloroforme. »

Il baissa la glace à demi pour laisser entrer l'air froid du dehors et disperser l'odeur inquiétante et sournoise qui flottait autour de lui.

« Pas de danger que le bonhomme se réveille à présent. Mais moi, je ne tiens pas à m'endormir ; ça ferait un sale coup pour la fanfare. Et c'est fort, cette sacrée drogue ! Allons, dépêchons-nous, le chef m'a dit que le bromure d'éthyle n'agit que pendant dix minutes. »

Écartant son gros pardessus, il prit dans une poche un bâton court, sorte de massue dans le genre des bâtons de policemen de Londres ou de celui qu'ont maintenant les gardiens de la paix chargés du service des voitures et des carrefours.

Il se pencha, regarda de nouveau de tout près le voyageur, qui était dans le coma, presque sans un souffle, les traits figés dans un rictus de syncope.

« Aveugle et sourd », dit-il avec un mauvais sourire en désignant du doigt le bonnet de drap feutré qui recouvrait les yeux et les oreilles. « Il ne va pas souffrir, il ne s'apercevra même de rien. Faut être humain dans ce bas monde ! »

Il se releva, se cambra en arrière et, levant son bâton, il asséna au dormeur un coup formidable sur la tête.

Le malheureux sursauta, mais ne poussa pas un cri... Un gémissement étouffé, et ce fut tout.

« Eh ! fit l'homme avec un soupir de satisfaction, je n'ai pas perdu mon coup de main d'autrefois... »

Sans attendre une minute, il débarrassa celui qu'il venait ainsi d'assommer des couvertures qui le recouvraient. Il ouvrit son veston boutonné, fouilla dans ses poches et en sortit un portefeuille. À la lueur de la lampe, il en examina le contenu. Il y avait là de nombreux papiers et trois billets de cent francs.

L'assassin eut un mouvement pour prendre les billets... Mais il se ravisa et les replaça dans la pochette intérieure du portefeuille.

« Pas de bêtises ! murmura-t-il, c'est défendu... quoique ça soit vraiment dommage de laisser ainsi perdre ce qu'on n'a qu'à ramasser. Enfin, puisque c'est la consigne ! »

Passant aux papiers, il les compulsait avec soin, sans trop les brouiller. Il finit par en découvrir un, serré précieusement dans l'autre pochette et attaché avec une épingle au maroquin du portefeuille. Ce devait être ce qu'il cherchait, car il eut un soupir de satisfaction.

Il le fourra dans sa poche, replaça le portefeuille dans celle de la victime et se mit en devoir de reboutonner le veston.

Mais, à ce moment, un grincement caractéristique le fit tressaillir. On serrait les freins. Le train arrivait à une station et allait s'arrêter. L'assassin s'empressa de rabaisser sur la lampe le petit rideau mobile qui fit l'obscurité dans le compartiment.

Il était temps — le train stoppait.

« Beuzeville-Bréauté ! Cinq minutes d'arrêt ! » cria l'homme d'équipe chargé d'avertir les voyageurs.

Ce fut un moment d'anxiété terrible. Cinq minutes, pendant lesquelles un voyageur pouvait monter, un employé jeter un coup d'œil à travers la glace, ouvrir la portière.

Tapi dans le coin, la main gauche sur la porte de la contre-voie, la main droite armée de son terrible bâton, l'assassin se tenait prêt à assommer qui se montrerait et à fuir ensuite dans la nuit sombre.

Mais tout resta calme et, au bout d'un temps qui lui sembla long de plusieurs siècles, il entendit le coup de sifflet du chef de gare donnant le signal du départ.

Le bandit se redressa, emplissant d'air ses poumons oppressés.

Aussitôt que le train se fut mis en marche, il acheva de reboutonner le veston du mort. Puis il ouvrit la portière de la contre-voie, empoigna le cadavre par le milieu du corps et, le faisant basculer, il l'envoya tomber sur la voie.

Tout le monde dormait dans le train. Personne n'entendit le bruit de la chute du corps, couvert d'ailleurs par le roulement des wagons.

L'homme releva le rideau et fit l'inspection du coussin. Pas une goutte de sang ne l'avait taché. Grâce au bonnet de drap épais qui entourait la tête, l'effusion ne s'était pas manifestée au-dehors.

Avec un soupir de soulagement, l'assassin redescendit sur le marchepied et, laissant la portière ouverte, fila le long du wagon.

De même qu'on n'avait rien entendu, il ne fut remarqué par personne. Au surplus, sa casquette galonnée n'eût pas attiré l'attention. On l'eût pris pour un contrôleur de route en train de faire sa ronde.

Arrivé en face d'un compartiment de troisième classe vide, il l'ouvrit, entra, se débarrassa de son bâton et de sa casquette qu'il enveloppa dans un journal, sortit de son pardessus un chapeau mou dont il se coiffa... puis il alluma une cigarette et attendit la fin du voyage.

À cinq heures cinq, le train 53 entra en gare du Havre. Cinq ou six personnes seulement attendaient le convoi à cette heure trop matinale, en hiver surtout. Du reste, il contenait peu de voyageurs.

L'assassin sauta lestement de son wagon, donna son billet à l'employé et se perdit dans l'ombre des rues.

Peu à peu les voyageurs sortirent, la salle d'attente se vida. Seule, une jeune femme de vingt-cinq à vingt-six ans au plus persistait à rester, plongeant son regard sur la voie déserte.

Quand l'employé ferma la porte, elle s'approcha de lui.

« Monsieur, demanda-t-elle d'une voix altérée, c'est bien le train de Paris, n'est-ce pas ?

— Oui, madame.

— Celui qui est parti à onze heures dix ?

— Parfaitement... Vous attendiez quelqu'un par ce train ?

— Mon mari. Il m'avait télégraphié qu'il prendrait ce train. Je ne sais pas ce que cela veut dire...

— Il aura manqué le départ... Il arrivera par le train suivant.

— Vous croyez ?

— Parbleu ! Nous voyons cela à chaque instant. Il n'y a pas de quoi se faire de bile, allez ! »

Et l'employé, haussant les épaules, se préparait à s'en aller. La jeune femme le retint.

« Est-ce qu'il y a d'autres trains bientôt ?

— Certainement. Le 61 qui arrive à sept heures quarante minutes. Vous verrez que votre mari l'aura pris, à moins qu'il n'ait attendu le rapide, qui ne sera ici qu'à onze heures. Mais revenez toujours dans deux heures, je suis sûr qu'il arrivera par le 61 ; c'est ce que font tous ceux qui manquent le 53...

— Merci, monsieur, je vais attendre. »

S'enveloppant dans son manteau garni de méchantes fourrures, la jeune femme alla s'asseoir dans un coin.

L'attente fut longue et pénible, interrompue par l'arrivée de deux trains de la banlieue havraise que, dans son impatience, la pauvre anxieuse prenait pour le train de Paris.

Enfin le 61 fut signalé. Elle se précipita, collant son front aux vitres de la salle d'attente, examinant un à un tous les voyageurs qui descendaient des wagons. Hélas ! celui qu'elle attendait ne paraissait pas...

En revanche, le train apportait une nouvelle sinistre : un voyageur avait été trouvé sur la voie à quelque distance de la station de Beuzeville-Bréauté, mort, victime sans doute de quelque accident.

« C'est lui ! » s'écria la malheureuse en pâlisant.

On s'empressa autour d'elle. On essaya de la raisonner, de la tromper même... tout fut inutile.

« C'est lui ! Je suis sûre que c'est lui ! disait-elle ; je veux aller le voir !... »

Et quoi qu'on pût faire pour la retenir, elle prit le train de huit heures pour se rendre à Beuzeville.

En même temps qu'elle débarquaient le procureur de la République, le juge d'instruction, le greffier, prévenus par la Compagnie, et qui, accompagnés d'un commissaire spécial, venaient faire leur enquête.

La pauvre femme ne s'était pas trompée : c'était bien son mari qui gisait là, sanglant, défiguré, sur un lit de sangle, dans une salle de la gare. Les papiers trouvés sur le cadavre avaient fait connaître son identité : Charles-Louis Lavardens, ancien sous-officier au 3^e régiment d'infanterie de marine, actuellement voyageur de commerce. Mais l'enquête concluait à un accident. En effet, aucun vol n'avait été commis ; le défunt avait sur lui son porte-monnaie, son portefeuille, sa montre, sa chaîne d'or. Le porte-monnaie contenait une dizaine de francs en pièces blanches, le portefeuille trois billets de cent francs... un voleur n'eût pas oublié cela.

De plus, le cadavre ne portait aucune blessure paraissant produite par une arme quelconque : un seul coup, celui de la tête, provenant selon toute évidence de la chute du haut du wagon sur la voie, avait causé la mort. Tombé hors des rails, le corps n'avait pas été traîné ni écrasé par les trains suivants.

Enfin, avant de partir, les magistrats avaient reçu le rapport du chef du train 53. Ce rapport mentionnait qu'à l'arrivée au Havre, la portière d'un compartiment avait été trouvée ouverte à contre-voie ; dans le compartiment, deux couvertures, un cache-poussière et divers petits objets qui révélaient le séjour d'un voyageur. Ce dernier avait disparu sans réclamer ses bagages et ses couvertures ; le chef de train avait révélé le fait au commissaire spécial.

C'est justement au moment où ce fonctionnaire allait commencer son enquête qu'on avait appris la découverte du cadavre à Beuzeville-Bréauté.

L'accident se reconstituait bien facilement. Pour un motif quelconque, trompé peut-être par l'appel du chef de train et croyant être arrivé, le voyageur avait voulu descendre ; ouvrant la portière à contre-voie, il s'était penché, avait perdu l'équilibre dans un heurt et était tombé la tête la première.

Ce fut l'avis formel du médecin qui accompagnait les magistrats dans leur descente de justice. C'était naturellement aussi l'avis du chef de gare, préoccupé d'une seule chose : sauvegarder la responsabilité de sa Compagnie.

« Et moi, je vous dis qu'il a été assassiné ! » s'écria Mme Lavardens, en se dressant en face d'eux.

Le docteur, un grand vieillard, maigre, ouvrit des yeux effarés derrière ses lunettes d'or. Non moins stupéfait que lui, le procureur de la République regarda celle qui parlait avec tant d'audace.

Il fut frappé du caractère de sa physionomie. De taille moyenne, mais bien prise et bien dessinée, Mme Lavardens avait le teint brun des femmes du Midi et cet ovale si gracieux qui donne aux Espagnoles et aux Pyrénéennes un aspect enfantin et mutin à la fois. Sa bouche, contractée par la douleur, était petite et rouge comme une grenade. Ses yeux brillaient sous leurs larmes comme deux diamants noirs.

« Je vous dis, moi, qu'il a été assassiné, répéta-t-elle avec violence, et je connais son assassin ! »